

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

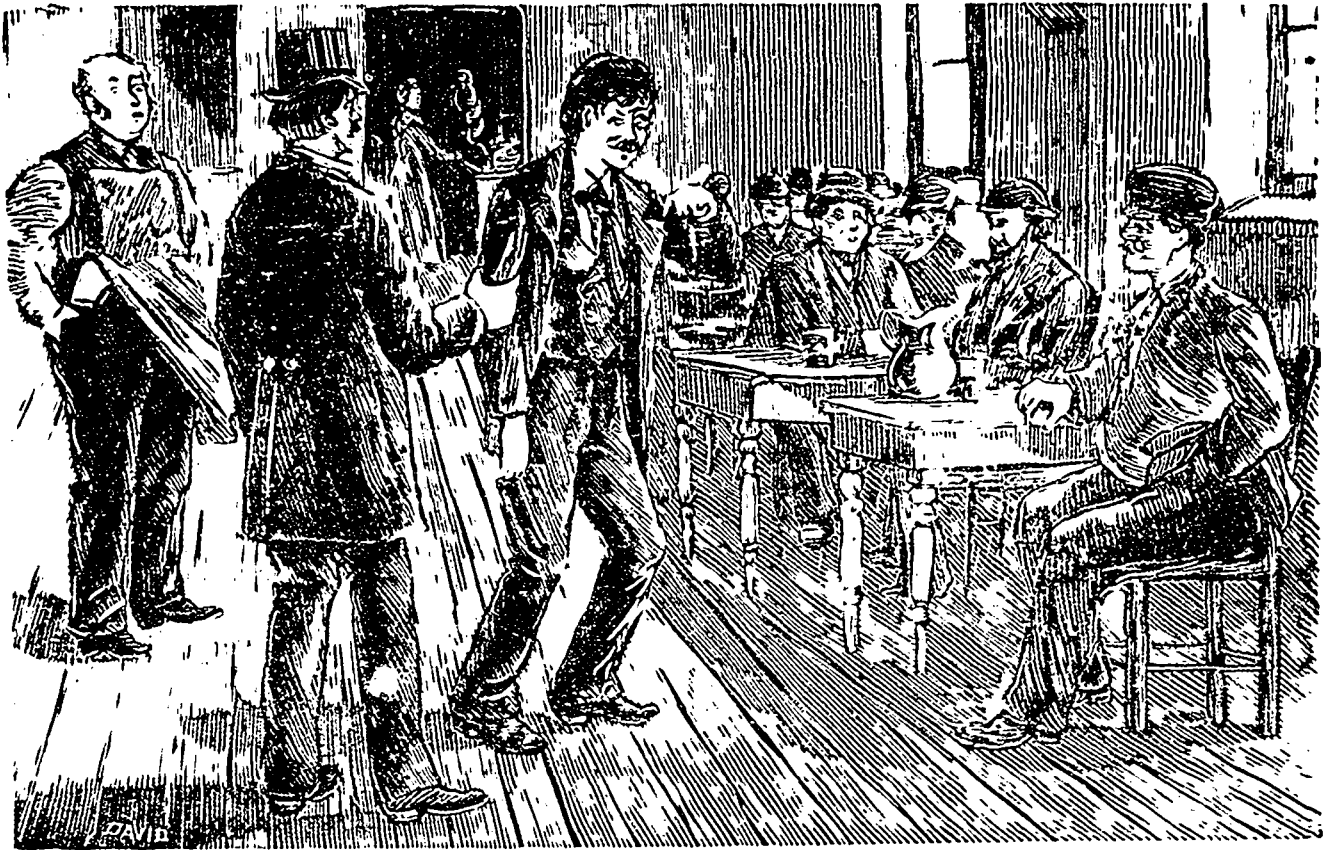
LA FILLE DE MARGUERITE

➤ PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

IX

- Sait-elle donc le secret de sa naissance ?...
- Je n'ai rien à vous répondre...
- Vous me répondrez cependant... Votre haine vous a mal

Les forces du député de Romilly étaient épuisées. La fureur qui grondait en lui, l'émotion terrible qui le suffoquait, déterminaient la crise prévue et redoutée par le docteur. Il lui sembla qu'un fer rouge traversait son cœur, et, comprimant de ses deux mains sa poitrine haletante, il se laissa retomber sur la chaise longue.



Bonjour tout le monde ! le patron, la patronne et toute la compagnie généralement quelconque, bonjour !

servi !... En déclarant sous le nom de Renée, fille de Robert Valerand et de Marguerite Berthier, l'enfant qui venait de naître, vous avez affirmé que cette enfant était bien à moi !... Je n'implore plus. J'exige !... Je veux ma fille ! Rendez-moi ma fille, sinon j' m'adresserai aux juges !

Robert puisa dans sa colère assez d'énergie pour se relever, le regard foudroyant, et pour s'écrier :

— Allez-vous aux juges, soit ! Quand ils viendront m'interroger ils trouveront mon cadavre, car vous abrégerez les derniers jours qui me restaient à vivre, et ce cadavre ne parlera pas ! Vous n'avez plus de fille et Renée n'est qu'à moi !...

Marguerite fut épouvantée. Elle fit un mouvement pour saisir le cordon de sonnette. Robert vit ce mouvement et étendit le bras pour l'arrêter.

— N'appelz pas... murmura-t-il d'une voix éteinte. N'appelz pas... il me reste encore quelque chose à vous dire...

La veuve laissa retomber sa main. Le moribond but une nouvelle gorgée de potion, et pendant quelques instants demeura muet, incerte, l'œil éteint, la lèvre tombante, plus semblable à un mort qu'à un vivant...

Tandis que cette scène dramatique et déchirante se passait dans le salon du château un homme, Léopold Lantier, sous son

costume de marin d'eau douce, franchissait la grille toujours ouverte et arrivait jusqu'au péristyle.

Claude, le valet de chambre, l'aperçut, vint à sa rencontre et lui dit :

— Que demandez-vous ?

— M. Robert Vallerand, député, c'est bien ici, n'est-ce pas ? fit Lantier.

— O'est bien ici...

— Je voudrais parler à M. Vallerand.

— Vous connaît-il ?

— Non, monsieur, mais je lui suis adressé par un de ses électeurs les plus influents...

Le réclusionnaire évadé nomma l'un des gros bonnets de l'arrondissement de Romilly, et poursuivit :

— J'ai à faire à M. le député une communication importante, et à solliciter un appui qu'il m'accordera certainement... Cinq minutes d'entretien me suffiront pour le mettre au fait... Vous me rendez un grand service, monsieur, si vous voulez bien obtenir pour moi un moment d'audience...

— M. Vallerand n'est pas soul... répondit le valet de chambre. Il vient de recevoir une dame... je ne sais si l'entrevue sera longue... venez avec moi... je préviendrai madame Ursule, la personne de confiance... Quand monsieur sera seul elle vous introduira...

Lantier suivit le domestique qui l'installa dans la pièce précédant le salon, pièce qu'éclairait assez mal une petite lampe.

— Asseyez-vous et attendez... lui dit Claude en se retirant.

A cette minute précise, Robert prononçait ces mots :

— Vous n'avez plus de fille et Renée n'est qu'à moi !...

Léopold ne distingua point ces paroles à travers la porte close, mais l'intonation avec laquelle elles furent prononcées le frappa.

— On se dispute là dedans... murmura-t-il en prêtant l'oreille. L'oncle doit être avec la femme qui m'a devancé sur la grande route... C'est même certain, puisque la cariole est dans la cour... Qu'est-ce que c'est que cette femme-là, et qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire ?...

Après ce court monologue, mû par un sentiment de curiosité facile à comprendre, il vint s'asseoir à côté de la porte. Quoique la voix de Robert se fût affaiblie beaucoup, il entendit ou pour mieux dire il devina cette phrase :

— N'appellez pas... n'appellez pas... il me reste quelque chose à vous dire...

L'attention de Lantier redoubla, mais sa curiosité ne fut pas tout d'abord satisfaite, car un moment de silence absolu succéda aux paroles que nous venons de reproduire. Enfin Robert sortit de l'état de prostration qui lui donnait l'apparence d'un cadavre.

La potion du docteur Tallandier produisait son effet de nouveau, et rendait au moribond une vitalité factice.

— Voyons... reprit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées. Vous voulez être sûre que notre fille est vivante ? Vous voulez savoir où elle est ?...

— Oui... oh ! oui... répondit Marguerite, qui crut que Robert allait avoir pitié d'elle.

— Eh ! bien, elle est vivante...

— Ah ! que Dieu soit béni ! ! interrompit la veuve en joignant les mains avec extase.

— Mais, poursuivit le député, je ne vous apprendrai rien de

plus... Vous renoncez à vos droits de mère, il y a dix-neuf ans en refusant de suivre le père et la fille... Vous êtes indigne de serrer dans vos bras l'enfant sacrifiée par vous... Ne craignez rien pour son avenir... Elle sera riche... Ma fortune s'élève à plus de quatre millions et lui appartiendra tout entière. Ne cherchez point à la retrouver, moi vivant... vos tentatives échoueraient... Mes précautions sont prises et, quand je serai mort, le secret sera bien gardé...

— Ainsi vous êtes impitoyable ! balbutia Marguerite. Vous pousserez la cruauté jusqu'au bout ! !

— Jusqu'au bout ! Répéta Vallerand. Je me venge ! Je puis vous rendre une partie du mal que j'ai souffert par vous... Je le fais ! !

— C'est infâme !

— C'est votre trahison qui était infâme ! répondit Robert en se soulevant avec peine, d'ailleurs, à quoi bon discuter ? Ce que j'ai résolu s'accomplira, je le jure !

— Et moi je jure le contraire ! s'écria Marguerite impétueusement. Il me faut ma fille !

— Elle n'existe plus pour vous ! Maintenant nous n'avons plus rien à nous dire ! Sortez de cette maison... je ne vous connais pas !...

Robert marchait vers Marguerite, le bras levé, les yeux pleins d'éclairs. Il était sinistre et terrible.

La malheureuse femme eut peur. Elle recula sous le regard et sous le geste du député.

— Je retourne à Romilly... fit-elle d'une voix à peine distincte. Là, j'attendrai que la nuit vous ait porté conseil...

— J'écoute les conseils que m'ont donnés dix-neuf ans de souffrances ! Ce que j'ai résolu s'accomplira, je vous le répète...

— Nous verrons !

Marguerite lança ces derniers mots à Robert avec un accent de défi, puis baissant son voile elle se dirigea rapidement vers la porte et sortit du salon.

Lantier la vit passer devant lui, dans ses longs vêtements noirs, comme une apparition de deuil et disparaître.

Il était pâle et très agité. De même qu'un prodigue jette au hasard ses derniers louis, Robert avait usé dans un effort suprême les joirs de grâce que lui accordait le mal.

Aussitôt que Marguerite se fut éloignée, la surexcitation nerveuse qui le tenait debout s'éteignit.

— A moi !... à moi !... cria-t-il dans un râle.

Lantier entendit cet appel. Il allait ouvrir la porte, s'élançant. Ursule parut.

— A moi !... à moi... répéta Robert.

La femme de confiance se hâta de franchir le seuil du salon sans même regarder le visiteur intempestif. Elle courut au malade qui, s'appuyant aux meubles, cherchait à gagner son siège.

— Monsieur... monsieur, dit-elle affolée, en soutenant son maître pour l'aider à se rasseoir. Que se passe-t-il ? Qu'avez-vous ?...

Robert, la face livide et l'œil éteint, s'accrocha des deux mains aux épaules de madame Sollier et balbutia :

— Je vais mourir...

— Mourir... répéta Ursule frissonnante. Non, monsieur !... non... vous ne mourrez pas...

Lantier, debout dans la pièce voisine, près de la porte entr'ouverte, regardait, écoutait. Une sueur froide perlait sur ses tempes, à la racine de ses cheveux.

Le député poursuivait avec peine.

— Cette femme... là... tout à l'heure...

— Eh bien ! monsieur ?

— C'était elle... Marguerite... sa mère... la mère maudite de ma fille bien aimée !... Qu'elle ne la voie jamais... Ursule, vous entendez... jamais !... Hélas !... je ne la verrai pas, moi non plus...

— Mon Dieu... murmura madame Sollier au désespoir. Est-ce vrai ?... Est-ce possible ?

— Écoutez moi... continua Robert chez qui la volonté remplaçait la force anéantie, les instants sont précieux... la vie m'échappe. N'oubliez rien... La lettre écrite pour M. Auguy le notaire de la rue des Pyramides, est dans le tiroir du haut du meuble de Bouille; vous irez à Paris avec ma fille... Le notaire lui remettra le paquet cacheté renfermant mon testament et le reçu de ma fortune... Tout à elle... Rien aux Lantier... rien à ces misérables... tout à ma fille... Le notaire Audouard, à Nogent-sur-Seine, lui payera contre le reçu quatre millions quatre cent vingt cinq mille francs... Tout à Renée... tout...

Ce furent les dernières paroles prononcées par Robert, et elles le furent d'une voix si faible que Lantier les devina plutôt qu'il les entendit.

La tête du député roula sur le dossier de la chaise longue. Ses mains devinrent inertes, ses prunelles se voilèrent, sa respiration s'arrêta.

Ursule poussa un cri en tombant à genoux.

— Mort ! balbutia-t-elle. Il est mort !

Et elle s'éleva en sanglots.

X.

Léopold Lantier fit un geste indéfinissable, gagna le vestibule en marchant sur la pointe des pieds, traversa la cour sans rencontrer âme qui vive, et reprit d'un pas rapide la route de Romilly. A cent mètres du château, il s'arrêta.

— Ainsi donc il est mort ! murmura-t-il. L'argent sur lequel je comptais pour gagner l'Amérique m'échappe et l'héritage futur de mon cousin Pascal Lantier s'envole en fumée ! L'oncle Robert avait une fille... une fille qu'il institue son héritière universelle et qui doit aller à Paris avec la vieille dame prendre chez M. Auguy, notaire, un paquet cacheté contenant un testament et un reçu de quatre millions quatre cent vingt-cinq mille francs ! Joli denier, tonnerre du diable !... et contre ce reçu M^e Audouard, notaire à Nogent-sur-Seine, remettra les millions à la donzelle !... Ça vaut quelque chose, ce renseignement... ça vaut peut-être une fortune... Il faudra voir...

L'évadé se remit en marche, et au bout de trois quarts d'heure atteignit les premières maisons de Romilly.

La petite ville était éclairée. Lantier entra dans un café, se fit servir un verre d'eau-de-vie et demanda :

— Avez-vous un « indicateur » des chemins de fer ?

— Non, monsieur, répondit le garçon, mais si c'est pour les départs des trains, je les sais sur le bout du doigt...

— A quelle heure y aura-t-il un train pour Paris ?

— A onze heures quarante-sept minutes, et ce train arrivera en gare à Paris à quatre heures dix du matin...

— Merci, fit Léopold en regardant la pendule de l'établissement.

Elle indiquait huit heures et demie.

— Pouvez-vous me donner à dîner ? reprit le fugitif.

— Très bien, si vous voulez vous contenter d'une tranche

de gigot froid, d'une choucroute au jambon et d'un morceau de fromage...

— C'est tout ce qu'il me faut...

Lantier mangea de grand appétit ce frugal repas, demanda le « Journal de l'Aube » et lut, avec un intérêt facile à comprendre, le récit de son évadement de la prison de Troyes.

Un peu avant onze heures il se dirigea vers la gare du chemin de fer on se disait :

— Robert Vallerand est mort aujourd'hui dans la soirée... la déclaration sera faite demain... l'enterrement n'aura lieu qu'après demain. La vieille dame n'exécutera les ordres du défunt qu'après le service funèbre, c'est clair comme le jour... j'ai donc quarante-huit heures devant moi, au minimum... c'est plus qu'il n'en faut pour agir utilement. Allons, j'ai bien fait de sortir de ma coquille !... Je crois qu'il y a pour moi un beau million, au moins, accroché à l'hameçon que je vais tendre à mon cousin Pascal Lantier, dont les affaires ne vont pas sur des roulettes...

Et l'évadé conclut en répétant les trois mots prononcés par lui à sa sortie du château de Viry-sur-Seine :

— Il faudra voir !

A onze heures quarante-sept minutes il montait dans le train qui devait arriver à quatre heures du matin en gare de Paris. Lantier connaissait la grande ville aussi bien que Troyes son pays natal, et savait que là, mieux que partout ailleurs, il aurait chance d'échapper aux recherches de la police.

En sortant de la gare de l'Est, il prit la rue du Faubourg-Saint-Martin, entra dans un petit hôtel meublé et demanda un lit.

Le voyageur qui passe une seule nuit à l'hôtel, surtout lorsqu'il arrive à une heure avancée, est rarement assujéti à déclarer son nom et à fournir des papiers. Lantier ne l'ignorait pas et son attente ne fut point trompée.

Il se reposa deux ou trois heures ; paya, sortit sans avoir été questionné et, tout en se donnant la physionomie d'un homme affairé, il gagna la rue du Faubourg-du-Temple, franchit le seuil d'une boutique de marchand de vin et dit :

— Une demi-bouteille de vin blanc et le Bottin, s'il vous plaît.

— Monsieur, le Bottin est là, dans le cabinet... — On va vous y servir et vous serez à votre aise pour le consulter...

Le fugitif s'installa devant la table, vida son verre, ouvrit le gros volume, chercha la lettre L, et passa en revue la colonne des noms. Au bout de quelques secondes, il s'arrêta.

— « LANTIER, Pascal-Eugène. » — C'est bien cela... murmura-t-il, « ingénieur, architecte, entrepreneur de constructions, rue de Piepus, n° 57. »

Il tira de sa poche un petit carnet et écrivit l'adresse qu'il venait de lire. Sa demi-bouteille achevée, il descendit le faubourg et s'achemina vers le Temple.

Les boutiques s'ouvrirent de bonne heure dans cette halle immense, qui a perdu son aspect pittoresque d'autrefois en prenant un caractère presque monumental.

Lantier se dirigea vers cette partie du Temple consacrée spécialement au commerce des vieux habits. Les vendeurs l'arrêtaient au passage, lui offrant les marchandises les plus variées à des prix d'un bon marché fabuleux, au moins en apparence.

Il continuait sa route en souriant, mais sans répondre, et il entra dans une boutique dont l'étalage lui plut.

— Vous faut-il un beau pardessus, monsieur ?... lui demanda la marchande, une grosse matrone à mine réjouie. Vous faut-il

un chapeau de soie battant neuf ? une redingote de cérémonie ? un habit bleu pour aller à la noce ?

— Rien de tout cela, ma chère dame...

— Alors, dites ce que vous voulez.

— Un pantalon de velours, un gilet « idem » et une veste « ibidem... »

— Pour vous ! ! s'écria la marchande en le regardant avec étonnement.

— Non, pour un camarade qui est charpentier et qui m'a chargé de la commission...

— Du neuf ?

— Ah ! mais, non !... Pas assez riche pour ça le camarade...

— J'ai votre affaire... quelque chose de solide, qui n'a pas été porté plus de trois mois.

La marchande tira d'un rayon un costume complet de velours vert bouteille à côtes, véritablement dans un très bon état de conservation, et reprit :

— Est-il grand, votre ami ?

— Juste de ma taille.

— Eh bien ! ça semble fait exprès pour vous.

Lantier mesura le pantalon, visita méticuleusement les autres effets, et s'informa du prix.

— Trente-cinq francs...

— C'est trop cher...

— C'est donné ! ! .

Une discussion s'engagea. Elle fut longue, mais point orageuse ; Lantier obtint une diminution notable, acheta une casquette, fit emballer le tout, remonta vers le boulevard et gagna la rue de Ménilmontant qu'il suivit jusqu'à la rue Saint-Maur.

Tout en cheminant il regardait à droite et à gauche, semblant chercher quelque chose ou quelqu'un. Ce qu'il cherchait, et ce qu'il trouva en arrivant près de la rue de la Roquette, c'était une maison en construction. Les premiers froids avaient arrêté les travaux et dispersé les ouvriers, mais le gros œuvre était terminé.

Passant par une étroite ouverture pratiquée entre deux planches de la palissade servant de clôture, Léopold s'introduisit dans la maison, chercha et trouva sans peine l'escalier conduisant aux caves, descendit une douzaine de marches et, très suffisamment éclairé par un large soupirail, se mit en devoir d'échanger son costume de marinier contre celui qu'il venait d'acheter au Temple.

Sa toilette achevée, il remonta, sortit de l'enceinte et longea la rue Saint-Maur jusqu'à la rue des Boulets, voisine du but de sa longue course matinale. Ce but, on le devine, était la rue où demeurait l'entrepreneur.

— Maintenant, fit-il en se frottant les mains, il s'agit de déjeuner et de se mettre d'aplomb pour aller voir le cousin Pascal...

Arrivé à l'endroit où l'avenue de Saint-Mandé se greffe sur la rue de Picpus, Lantier aperçut dans l'avenue, au-dessus d'une porte, cette enseigne :

AU RENDEZ-VOUS DES BONS LAPINS. BAUDU, Marchand de vin restaurateur, Gibelottes, lapins sautés, fricandeaux.

— Voilà mon affaire... murmura-t-il

Le restaurant Baudu consistait en une vaste salle fermée par des vitrages que, par ces temps froids, la buée intérieure rendait opaques comme du verre dépoli.

Un poêle énorme, bourré à outrance, chauffait cette salle. L'un fourneau de dimensions imposantes, visible dans le fond, et sur lequel s'étaient des marmites et des casseroles, servait à préparer les mets, abondants mais peu variés.

La batterie de cuisine reluisait. Les petites tables s'allignaient sur trois rangs. L'irréprochable propreté et le bon ordre de toutes choses indiquaient une maison honnête.

La maîtresse de l'établissement s'occupait aux fourneaux. Le patron trônait au comptoir, et deux jolies jeunes filles, (ses filles), épluchaient des légumes auprès de leur mère.

Cinq ouvriers, assis à l'une des tables, buvaient de l'absinthe en causant. Lantier franchit le seuil et prit possession de la table la plus rapprochée de celle qu'entourait ce groupe. Il commanda deux plats, une bouteille de vin, et en attendant qu'on le servit il prêta l'oreille à la conversation de ses voisins qui lui parut tout d'abord, et pour cause, singulièrement attachante. Les ouvriers ne faisaient aucune attention au nouveau venu et parlaient sans se gêner.

— Ainsi Caperon, disait un grand gaillard à poil rouge nommé Largy, nous voilà sur le bitume pour cause de gelée !... Avant hier, cinq ouvriers de l'atelier de serrurerie, quatre de l'atelier de menuiserie, trois des ateliers de plomberie, les maçons et les charpentiers, tous en balade !...

— Qu'est-ce que tu veux... répondit Caperon, par la gelée et par la neige, pas moyen de travailler dehors...

— Rien n'empêchait de nous garder sous les hangars ou on aurait préparé la besogne...

— Possible, mon vieux Largy, répliqua l'un des cinq, mais sans doute nos binettes ne plaisaient pas au contremaître du chantier...

— Ah ! le contremaître, « mossieu » Victor Béraille ! s'écria Largy. Parlons-en !... un joli coco ! il a mieux aimé garder des « faignants !... » il déteste les bons compagnons qui se mettent en travers quand on veut leur tondre la laine sur le dos !... c'est pas comme son frère, le conducteur des travaux, un vrai homme au moins, l'ami Richard Béraille !... qui ne boude pas devant les fioles.

— Et toujours à la rigolade, celui-là ! fit un autre charpentier.

— Tenez, voulez-vous que je vous dise ma façon de penser ? reprit Largy.

— Vas-y carrément, mon vieux.

— Eh bien ! leur manie de dépeupler les ateliers ne tient pas seulement à la température...

— A quoi donc, alors ?

— Ça tient à la grève des monacos, chez le patron Pascal Lantier...

En entendant le nom de son cousin, Léopold leva la tête et devint de plus en plus attentif.

— Oh ! oh ! pensa-t-il, la seconde édition de l'histoire racontée l'autre jour par le garçon de bureau du palais de justice de Troyes... Je vais apprendre quelque chose ici...

— Laisse donc ! répliqua Caperon. C'est un roublard, le papa Lantier... Il a des mille et des cents... il remue les écus à la pelle !

— Pas tant que ça, mon vieux, s'il faut en croire certains fournisseurs que j'ai entendu jaboter sans qu'ils s'en doutent. Le patron est en face d'échéances un peu bien raides et, les mauvais temps compliquant l'affaire, il pourrait se trouver bigrement à la côte.

— Mettons qu'il est gêné si tu veux, mais de là à faire la culbute, il y a loin...

— Pourquoi qu'on ne nous a point payé notre quinzaine en nous remerciant ce matin ?

— Le caissier n'était pas encore arrivé...

— C'est un peu drôle tout de même, un caissier en retard.

— Soyez donc raisonnables ! A qui ferez-vous croire qu'une maison comme celle-là n'aurait pas un billet de mille francs dans sa caisse. On nous a dit de revenir à deux heures, le temps que le contremaître fasse sa feuille... N'exagérons rien.

— Tu as ton idée et j'ai la mienne. Nous verrons qui a raison...

— N'empêche que tu serais resté si on t'avait gardé...

— Sans doute, mais...

— Taisons nos grelots ! dit vivement Caperon. Voici Victor Bérale...

XI

La porte du restaurant venait de s'ouvrir et le contremaître franchissait le seuil.

C'était un garçon de vingt-cinq ans à peu près, de taille moyenne mais bien prise, et dont la figure respirait la franchise et la loyauté, malgré le peu de sympathie qu'il semblait inspirer au groupe des buveurs.

Il avait les cheveux noirs, les moustaches brunes et les yeux d'un gris foncé. Son costume très simple, mais élégant par la manière dont il était porté, consistait en un « complet » de gros drap bleu et en un petit chapeau rond.

Baudu quitta son comptoir, fit quelques pas à la rencontre du nouveau venu et lui tendit la main en demandant :

— Venez-vous déjeuner de si bon matin ?

— Non, père Baudu, il n'est pas l'heure. Je viens voir si Richard est chez vous.

— Votre frère ?

— Oui. Il fait la noce depuis hier...

— Ah ! le maladroit ! s'écria le patron de l'établissement. Quand il a un verre de vin dans la tête il ne se connaît plus !!! En ce moment il n'est pas ici, mais je viens seulement de rentrer... Demandez à la bourgeoise et à mes filles si elles l'ont vu.

Victor Bérale traversa la salle dans toute sa longueur pour se rendre à la partie qui servait de cuisine. En passant à côté des ouvriers attablés, il les salua légèrement. Les charpentiers lui rendirent son salut.

Le contremaître arriva près des trois femmes. Etiennette, l'aînée des jeunes filles, rougit jusqu'au blanc des yeux en le voyant.

— Bonjour, maman Baudu... bonjour, mesdemoiselles, dit Victor. Faites-moi le plaisir de m'apprendre si ce matin vous avez vu Richard ?

Au nom de Richard, Virginie, la plus jeune des deux sœurs, devint aussi rouge qu'Etiennette et baissa la tête.

— Pas du tout, mon petit Victor, répondit la patronne. Ni aujourd'hui, ni hier... Est-ce qu'il est en « riolle ? »

— J'en ai peur...

— Oh ! le sacrifiant ! Voilà une jolie conduite !... S'il continue, il peut se mettre dans la tête qu'il ne sera jamais le mari de Virginie !

— Mais, maman... commença la jeune fille dont les vives couleurs disparurent comme par enchantement.

— Toi, tobécharde, tais ton bec et dépêche-toi de ratisser tes navets ! interrompit madame Baudu. Richard est un mauvais sujet... il se figure qu'on raffole de son physique et qu'on lui pardonnera n'importe quoi ! Pas de ça, Lisette ! le bonheur de mes enfants avant tout. S'il ne se corrige pas je lui dirai carrément son fait, moi ! Qu'il prenne donc exemple sur vous ! Qu'il soit travailleur, économe, rangé, pas ivrogne, et pas tireur de carottes surtout !

— Comment, maman Baudu, fit Victor avec embarras, est-ce qu'il vous aurait emprunté ?...

— Ça, c'est une affaire entre moi et lui, mais je lui coule tout deux mots dans le tuyau de l'oreille...

— Il n'est pas mauvais, maman Baudu, je vous assure... reprit Victor, faible comme un enfant, voilà tout...

— Quand on est si faible que ça, on se laisse entraîner... et, par le temps qui court, les mauvaises connaissances se font plus facilement que les autres...

— C'est vrai, mais je le sermonnerai... je le surveillerai...

— Et vous ferez bien.

— Est-ce qu'il vous a réglé sa dernière quinzaine de votre riture ?

— A peu de chose près, oui...

— Je vais vous régler la mienne.

— On vous a payé chez M. Lantier ?

— Oui... tout à l'heure...

— Baudu, donne-moi le livre... cria la patronne.

Le restaurateur s'empressa d'apporter un gros registre qu'il posa sur une table. Madame Baudu l'ouvrit et chercha le nom de Victor Bérale.

— Voilà... dit-elle. Faites l'addition vous-même, et si vous vous trompez à mon bénéfice, tant pis pour vous...

Victor prit une plume et posa des chiffres, tandis que la patronne s'occupait de sa cuisine et que les deux jeunes filles échangeaient tout bas quelques mots.

— Soixante-deux francs... dit-il au bout d'un instant... Voici un billet de cent francs.

Maman Baudu prit le billet.

— Faut-il vous rendre la monnaie ? demanda-t-elle.

— Inutile, répondit le contre-maître. Ça grossira les économies que je fais pour mon mariage.

Et il jeta un tendre coup d'œil à Etiennette qui le regardait avec amour.

— C'est bien, ça ! fit la ménagère ; l'économie, ça conduit à tout. Aussi, soyez tranquille, un peu plus tôt ou un peu plus tard Etiennette sera votre femme, et je crois qu'elle ne se fera guère prier pour dire oui...

— Oh ! maman... maman... balbutia la jeune fille en rougissant de nouveau.

— Silence, gamine ! reprit madame Baudu en souriant malgré elle, ce que je dis ne te regarde pas ! C'est donc trente-huit francs que je dois joindre à votre avoir, ajouta-t-elle, puisque vous avez plus de confiance en moi qu'en un banquier ou qu'en un notaire ! Il prend du ventre, le magot ! Total : cinq mille sept cent trente-huit francs ! Un chiffre très coquet ! Ça va bien, Victor ! si au moins Richard en faisait autant !...

— Ça viendra, mère, hasarda timidement Virginie.

Madame Baudu haussa les épaules.

— Quand les poules auront des dents !... répliqua-t-elle.

Virginie fit la moue.

— Il ne faut pas désespérer ! reprit Victor, tout n'est point

perdu !... Mon frère a deux ans de moins que moi... il est actif, adroit, intelligent... la raison lui viendra, et il passera contre-maître à son tour...

— Ça se peut, mais plus il gagnera, plus il dépensera !...

— Il mettra de l'eau dans son vin... pour se marier avec mademoiselle Virginie qu'il aime...

— Qu'il commence donc vite, alors, car, s'il ne change pas bigrement, Virginie resterait fille plutôt que de l'épouser, c'est moi qui vous le jure !

— Patience... j'y retourne au chantier... Si vous voyez Richard, dites-lui que je l'attends...

— C'est entendu...

Victor quitta les trois femmes.

— Est-ce qu'on ne trinque pas avec les camarades, m'sieu Béralle ? fit Caperon en l'arrêtant au passage.

— Non, Caperon, merci... J'ai parlé longtemps... Il faut que je rentre...

— Bah ! rien qu'une « verte... »

— Vous savez que je ne bois jamais d'absinthe.

— Eh bien, autre chose... ce que vous voudrez... un petit verre de « fine... » un vermouth gommé... c'est souverain pour l'estomac...

— Non, merci... rien.

— A votre aise... mais c'était offert de bon cœur.

— Je n'en doute pas...

— Est-ce que vous avez donné votre feuille à la caisse ? demanda Largy.

— Oui... A deux heures précises vous pourrez vous présenter au guichet.

— On y sera... soyez paisible...

En ce moment la porte s'ouvrit avec violence et un jeune homme, très jolie garçon mais les vêtements en désordre, les yeux clignotants, des mèches de cheveux éparses sur le front, entra en titubant de façon notable.

— Bonjour tout le monde ! bégaya-t-il avec ce rire stupide que donne l'ivresse. Le patron, la patronne et toute la compagnie généralement quelconque, bonjour !

En entendant cette voix, Victor se retourna brusquement. Virginie pâlit. Baudu fronça le sourcil et madame Baudu machonna un juron entre ses dents. Léopold Lantier, au contraire, regardait avec complaisance le nouveau venu et souriait.

— Mazette, il a « écrasé un fameux grain » tout de même ! murmuraient les charpentiers à l'oreille les uns des autres.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

LE TESTAMENT SANGLANT

TROISIÈME PARTIE.

II

IDYLLE.

— La pauvre Delphine ne se doute pas à quel gibier je chasse dans ces tournées infructueuses, d'où je ne rapporte ni perdrix ni lièvres.

Je tressaillis ; le ton de M. de Varni n'était plus le même ; ce n'était plus sa gaieté, son entrain de tout à l'heure : on eût dit un écho affaibli de quelque émotion, de quelque rêve d'autrefois.

— Quel est donc ce gibier mystérieux que vous chassez ? repris-je presque effrayé de ma question.

— Je chasse aux chimères, répondit-il avec un sourire qui n'était pas sans tristesse.

Je le regardai ; un léger trouble se trahissait sur son visage, mais sans le moindre mélange d'amertume ou de remords. Ce qui pesait ainsi sur son front, c'était peut-être un souvenir ; ce n'était pas un regret.

En ce moment, nous arrivions au château ; Victor, le garde, se promenait gravement sur la terrasse.

— Victor, nous chasserons demain avec monsieur ! lui dit Raymon.

Le garde, vieil invalide à figure enluminée, me toisa des pieds à la tête, et sa physionomie prit un air goguenard qui annonçait des doutes très peu flatteurs pour mes talents.

— Hum ! fit-il entre ses dents, si je ne m'en mêle pas, je crois que le gibier ne sera pas bien lourd à porter !

Je passai avec Raymon et Delphine une douce soirée de causerie ; ensuite, quand vint l'heure de se retirer, M. de Varni m'accompagna jusqu'à l'appartement qui m'était préparé.

— A demain ! me dit-il en me présentant un bougeoir ; nous ne tuerons probablement rien, mais je vous raconterai beaucoup de choses ; je vous dirai pourquoi je rapporte si peu de perdrix et comment je chasse aux chimères.

III

LA CHASSE AUX CHIMÈRES.

Le lendemain, nous étions sur pied, Raymon et moi, à cinq heures. Le bois où nous devions chasser s'appelait Escarnourgues. Dans le Midi, comme il n'y a presque plus de bois, on donne ce nom à toutes les collines qui n'est pas absolument pelée.

La *cowau d'Escarnourgues*, qui longeait les terres de Raymon, courant, par mamelons inégaux, du château au village de Maleraygues, commençait en pentes douces, renflées à peine sur le sol comme les vagues sur la mer, et découpées, comme par zones, de pins silvestres et de chênes verts, dont la croissance avait été plus ou moins heureuse, suivant qu'ils avaient été plus ou moins abrités contre le vent du nord ou épargnés par la dent des troupeaux.

Entre chacune de ces couches de haute végétation, serpentaient de vastes clairières couvertes de thym, de lavande, de romarin et de genêt. Tout ce versant de la colline, d'où l'on apercevait le bâtiment, la terrasse et le jardin de Maleraygues, s'harmonisait avec le reste du paysage par un aspect plus pittoresque qu'abrupt, plus rustique que sauvage.

Mais lorsqu'on arrivait au plateau, le site changeait de face. Ce n'étaient plus, à perte de vue, que d'immenses ravins appelés « combes » dans le pays, et qui semblaient creusés par un pied de géant dans une nuit de secousses et de convulsions volcaniques.

Là, tout prenait des proportions plus grandioses, des tons plus heurtés, des formes plus rudes.

De vrais chênes (chênes blancs) s'élevaient solitaires ou par petits groupes ; et leurs racines noires, noueuses, contournées, sortaient à demi des monceaux de pierres calcaire. De grands troncs, brisés par les orages ou minés par les pluies d'automne, étaient couchés ça et là sur les ravins, et servaient de ponts naturels autour desquels s'enroulaient, comme des serpents gigantesques, d'épaisses touffes de begonias et de labrusques.

Quelques rares sentiers, dont la trace se perdait à chaque pas, se devinaient à peine de loin en loin, au léger frottement qui avait aplani et fait reluire les cailloux bruns et aigus.

Parfois, au-dessus des rochers taillés en pyramide ou en aiguille, qui s'élançaient d'espace en espace comme une informe dentelure, on voyait planer la buse ou le vautour qui, après d'interminables tournoisements, finissaient par se poser sur une de ces pointes, — sentinelles immobiles de ce poste solitaire.

Les paysans et les braconniers de Maleraygues éprouvaient une sorte d'horreur superstitieuse pour les Combes d'Eseanourgues. Des brebis et des chèvres s'y étaient souvent perdues sans qu'il fût possible de les retrouver; pour tout gibier, on n'y rencontrait que de la « sauvagine, » mot générique et expressif qui s'applique également au loup et au blaireau, au renard et à la fouine.

Raymon décida que nous n'irions pas chasser jusque-là, et que nous nous tiendrions dans le bois et dans les clairières, qui abondaient, à ce qu'affirmait le garde, en lièvres et en perdrix rouges.

La chasse commença par les préliminaires classiques. Le fidèle Victor voulant, disait-il, me faire partager avec son maître l'honneur et le plaisir de la chasse, nous posta tous deux, à cinquante pas de distance, dans un endroit très découvert, où il était indubitable que les perdrix passeraient pour se rendre d'un bouquet de bois à l'autre.

— De temps immémorial, ajoutait-il, elles n'y avaient jamais manqué, et c'était à nous de savoir saisir le moment pour les tirer au passage.

Après avoir pris le vent, sifflé les chiens et bien détaillé ses instructions, Victor s'éloigna fièrement avec un paysan que nous avions amené, et qui devait l'aider à rabattre le gibier.

À peine l'eûmes-nous perdu de vue, que Raymon me fit signe, mit son fusil en bandoulière et se rapprocha de moi; j'imitai son exemple, et, au bout d'un instant, nous étions de nouveau à côté l'un de l'autre.

— Je ne veux pas, me dit-il, enlever au pauvre Victor ses illusions; mais le fait est qu'à l'endroit où nous sommes, il n'a jamais, du moins que je sache, passé une seule perdrix.

— Vraiment? répliquai-je avec un sourire de résignation.

— Hélas! oui, mon ami; mais en revanche, regardez!

Il me montrait la plaine riante et fertile que se déroulait à nos pieds. Le soleil s'était levé depuis une heure derrière les croupes lointaines des Cévennes, échelonnées à l'horizon. Le brouillard d'automne, qu'il pénétrait peu à peu, colorait chaque plan, suivant la distance, d'une teinte plus vaporeuse ou plus chaude; puis, se déchirant sous ses rayons, allait ouater de lambeaux cotonneux les rochers aux fines arêtes ou la vallée aux bas-fonds humides.

À travers cette mousseline transparente perçaient et se dessinaient successivement les différents détails du paysage; ici, la flèche du clocher de Maleraygues; là, le svelte pigeon du colombier; plus loin, les fermes éparpillées dans la plaine comme des taches blanches sur un fond de verdure.

Ce tableau de la nature matinale, frais comme cette heure charmante, s'animait peu à peu des scènes champêtres qui en complétaient l'ensemble et la vie.

Raymon, après l'avoir contemplé quelque temps en silence, se tourna vers moi et me dit:

— Lorsque je suis tenté de me plaindre de la calme inévitabilité de mon existence, lorsque je sens tressaillir en moi le souve-

nir de mes vieilles lubies, je viens ici: je regarde cette belle page du livre de Dieu, sans cesse ouverte devant moi; je m'imprègne de cette poésie rustique et saine, mille fois plus belle que celle des rêveurs et des rimeurs; ensuite, j'arrête mon regard sur cette petite fenêtre que vous voyez là-bas, presque à l'angle du château; c'est celle de la chambre de mon fils... Après quoi, je me sens plus fort et je rentre à la maison, le sac vide, mais le cœur content,

— C'est donc, lui demandai-je, ce que vous appelez chasser aux chimères?...

— Justement; c'est au sein de cette immortelle consolatrice qu'on appelle la campagne, que je viens poursuivre, atteindre, étouffer les dernières révoltes de mon imagination romanesque, ces inquiétudes de l'âme, ces sollicitations importunes de la vanité, ces secrets ressentiments d'une destinée manquée, qui ont failli faire de moi le plus coupable et le plus malheureux des hommes! Ici, je sens mon être se fondre dans ce grand tout, émanation virible du Dieu qui m'a protégé contre moi-même.

Quand j'ai respiré quelques gorgées de ce bon air, il me semble que je me débarrasse de ces humeurs malsaines qui débilitent la raison, énervent la volonté, enfièvre l'esprit... C'est là ma chasse, elle est peu productive; mais convenez, Ermel, qu'elle est originale!

On comprend aisément tout ce que ces demi-confidences avaient d'émouvant pour moi, à qui elles rappelaient l'étrange quiproquo, première cause du mariage de Raymon avec Delphine. Mon émotion, ma curiosité éclatèrent sans doute sur mon visage, car M. de Varni me regarda avec une gravité mélancolique et il ajouta en me tendant la main:

— Ermel, je ne vous ai pas tout dit.

— Si, pour être digne de tout entendre, repris-je d'une voix émue, il suffit de former des vœux ardents pour votre bonheur, de demander à Dieu qu'il écarte de vous les orages du monde et les orages de l'âme, de suivre votre destinée avec la sympathie la plus profonde, et d'avoir tressailli de joie en vous voyant calme et heureux entre votre cher enfant et votre aimable compagne... s'il suffit de vous aimer comme le plus dévoué des serviteurs et le plus tendre des frères... Parlez, monsieur le vicomte, je vous écoute.

Raymon promena encore un regard autour de lui, puis il reprit:

— Vous voyez d'ici tous les biens que m'a accordés la bonté de Dieu: ces champs, ces collines, ce beau ciel, cet air pur et ce toit paisible sous lequel s'abritent ma femme et mon fils... Eh bien! Calixte, que penseriez-vous si je vous disais qu'il ne s'en est fallu que d'un moment, d'un mot, d'un éclair, que je n'abandonnasse tout cela?

— Je bénirais la Providence qui vous a épargné cet éternel sujet de douleur et de regret.

— Écoutez-moi donc, mon ami. Vous le comprendrez sans peine, je n'ai personne ici à qui je puisse faire mes confidences. J'ai autant que possible tracé autour de ma vie un cercle que je ne dépasse point, parce que je sais qu'en dehors de ce cercle mon imagination, mal guérie peut-être, s'élancerait encore vers les chimères et les aventures.

J'ai voulu que le foyer domestique fût pour moi, avec plus de tendresse et de charme, ce qu'était le cloître pour les religieux, une barrière infranchissable contre les bruits et les excitations du monde.

Je vois peu mes voisins; je n'ai d'amis que les pauvres, le-

médicin et le ouré de Maleraygues, d'ailleurs, ce n'est qu'aux ans d'enfance qu'on peut révéler certains replis, certaines faiblesses du cœur. Chose étrange! il semble que ceux qui nous ont connus innocents et purs retrouveront encore un peu de notre pureté, de notre innocence dans les fautes mêmes que nous avons à leur raconter! C'est donc à vous seul, Calixte, que je puis confier ce simple récit.

Si je meurs jeune, peut-être mes confidences pourront-elles un jour vous servir pour mettre mon fils en garde contre les périls de ces imaginations ardentes, inquiètes, toujours en fuite vers l'inconnu, et qui, à force de dédaigner le bonheur ordinaire et le devoir commun, finissent souvent par devenir tout à fait coupables et tout à fait malheureuses. L'œil auquel j'ai échappé, vous le montrerez à Charles, et ce récit prendra dans votre bouche toute l'autorité d'une leçon.

En prononçant ces paroles, M. de Varni se débarrassa de tout son attirail de chasse qu'il paraissait décidé à traiter en objet de luxe.

Ensuite, nous nous assîmes sur un talus à pente douce, d'où nous dominions tout le paysage, et dont la végétation aromatique parfumait nos habits et nos mains. un instant après, Raymon me raconta ce qui suit :

— Je ne vous parlerai, mon ami, ni de mes premières années ni de mon adolescence, vous les connaissez, et ce que je pourrais vous en dire se confondrait sans doute avec vos propres impressions. D'ailleurs, si je voulais faire sur moi-même une de ces études psychologiques qui n'appartiennent qu'au génie, je rencontrerais, dès le premier pas, une difficulté que votre bon goût ne manquerait pas de me signaler.

Les grands poètes de notre époque, Goëthe, Byron, Chateaubriand, ont caractérisé en traits immortels cette disposition malade, ce culte de l'idéal qui n'est parfois que le culte de soi-même, et que vous allez retrouver dans cette courte histoire. L'autre jour encore, comme si tous les échos de ce siècle devaient nous renvoyer la même plainte et la même voix, un jeune homme inconnu nous a raconté, en strophes mélodieuses, ce vague sentiment de l'infini qui le fera bien grand s'il ne l'enivre pas, et si la beauté de ses rêves ne finit par l'entraîner à s'en croire le héros. Pourquoi « Werther, Faust, Manfred, René, » pourquoi les vers de M. de Lamartine ont-ils fait vibrer toutes les âmes, comme ces souffles, qui, courant de branche en branche dans une forêt de pins, la font en un moment tressaillir tout entière? C'est que chacun de ces livres a été, pour ainsi dire, l'œuvre collective d'un seul, c'est que les hommes qui les ont écrits, gagnés par la maladie commune, ont fait de leur génie l'instrument particulier de l'hymne universel!

Maintenant, que dirait-on d'un chétif rêveur qui voudrait, lui aussi, se raconter? On le renverrait à ces grandes symphonies ou se généralisent et se résument tous les sons, toutes les notes exhalées çà et là par les âmes malades.

N'eût-on pas ri d'un soldat qui eût voulu donner à son tour les bulletins de la grande armée? A celui-là seul appartient le droit de parler d'une bataille, qui en a embrassé le coup d'œil général du haut des cimes avec un regard d'aigle.

Je me bornerai donc à vous dire qu'à peine sorti de l'adolescence, je commençai à éprouver ces inquiétudes bizarres, ces agitations sans but, ce mécontentement du réel, fièvre morale qui, comme celle du corps, a ses intermittences et ses langueurs, ses frissons et ses flammes.

Ce fut à cette époque que je désirai être militaire. Je pensai que la vie des camps, avec ses devoirs précis, sa discipline

rigoureuse, me tirerait de ce vague où se cache toujours une certaine indocilité de l'âme, et qu'en même temps ses grands spectacles, des scènes douloureuses et sublimes donneraient une pâture à mes ardeurs inassouvies. C'était, vous le savez, le temps des guerres équipées de l'empire, le temps où nous étions tous attirés vers ce pôle où Bonaparte nous montrait d'avance son histoire illuminée de poésie.

Vous savez aussi quelle fut la cause qui m'empêcha de suivre cette vocation. Je crois voir encore maître Dominique Ermol, votre grand-père, avec ses longs cheveux blancs, sa figure pâle, expressivo et triste, me prenant gravement par la main, et me révélant] le vœu suprême émis par mes malheureux parents, que je ne servisse jamais d'autres maîtres que nos princes. Ce vœu consacré par la mort, cet écho de fidélité et de douleur qui m'arrivait de la sombre voûte de Varennes et des murs sinistres de la Glacière, fut pour moi un ordre sans réplique. J'obéis; je me résignai, je renonçai à l'épaulette, et je rentrai, libre et solitaire, dans ce monde des illusions et des rêveries où rien ne pouvait plus me protéger.

J'essayai des voyages, mais l'homme d'imagination qui cherche à tromper et à assoupir par le mouvement matériel son agitation intérieure, reconnaît bien vite que ce prétendu remède n'est tout au plus qu'un palliatif. Ces villes, ces paysages, ces foules et ces solitudes qu'on traverse sans y laisser de trace, qu'on quitte pour ne plus les revoir, qui ne nous parlent d'aucune affection, qui ne nous rappellent aucun lien, ne sont autre chose, à vrai dire, que nos rêveries mêmes, transportées dans le monde extérieur, et y gardant leurs flottantes et libres allures. Mes voyages m'intéressèrent, ils ne me guérirent pas; et, vers 1811, j'arrivai à Paris, toujours plein de cette anxiété vaniteuse qui, pour en sentir à pratiquer la vie, aurait voulu en faire un roman.

J'étais à Paris, et j'avais vingt-cinq ans! je n'oublierai jamais le jour de mon arrivée. On était au mois de mai; un beau soleil de printemps faisait reluire, comme autant de dards enflammés, cent mille baïonnettes pressées dans la cour des Tuileries et sur la place du Carousel.

Cent mille hommes étaient passés en revue, entre deux campagnes, par Bonaparte.

Je me souviens de l'impression inouïe, de l'espèce d'enivrement et de vertige que me causa ce spectacle, le plus imposant, quoi qu'on fasse, qui puisse ébranler le cœur de l'homme. Il me semblait que le tambour et la musique militaire retentissaient en moi, tant je me sentais puissamment poussé vers ces images guerrières qui reprénaient possession de mon âme.

Je me hissai tant bien que mal contre la grille, dévorant du regard les uniformes pittoresques qui bariolaient cette splendide armée, les aides de camp passaient au grand galop devant moi, faisant flotter au vent, dans la rapidité de leur course, leurs argenttes ou leurs dolmans, les chevaux hennissaient; des appels sonores se croisaient de ligne en ligne.

(A CONTINUER.)

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui — (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous évitons la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuits le 1er Janvier dernier, et même la liste complète (brochure) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{re}, Editeurs,

Boite 1880, Bureau de Poste.

S^{te} Thérèse, Montréal